

LA VIEILLE GARDE IMPERIALE

LE TRAIN D'ARTILLERIE

L'artillerie, cette bonne fée qui se pencha sur le berceau de gloire de Napoléon et répondit toujours à l'appel de son génie, avait deux serviteurs également dévoués : le canonnier, dont l'intelligente ardeur changeait les lourds canons en monstres rugissants ; le soldat du train, dont l'effort vigilant promenait la foudre endormie à travers la poussière des routes et la fumée des batailles.

Le premier était le ministre de sa colère ; le second, le gardien de son sommeil.

Son second serviteur, l'artillerie le devait à Napoléon.

Jusqu'en l'an VIII, en effet, l'artillerie avait eu pour conducteurs, dans la guerre comme dans la paix, des hommes qui, ne vivant pas de sa vie, la servaient souvent fort mal ; des charretiers aux gages d'entreprises particulières, dont le cœur ne comprenait pas la chanson grave et imposante des canons, dont l'âme ne vibrerait pas à l'unisson de la grande âme des armées.

Certes, parmi ces mercenaires, il y eut des braves ; mais le courage, — l'héroïsme même, — de quelques-uns ne pouvait racheter la coupable défaillance des autres.

Pour servir la tempête qui devait bientôt éveiller tous les échos de la vieille Europe, Bonaparte voulut des hommes au cœur vaillant, susceptibles de s'attacher aux canons, ces âmes de bronze de la guerre de les comprendre et de les aimer ; il voulut des soldats, qui, "courant le même danger que les canoniers, eussent le même mobile moral : l'honneur."

Et il créa le train d'artillerie.

D'abord, l'artillerie de la Garde eut à son service une compagnie du train.

La foudre, dès lors, put dormir en paix dans la poussière des routes et la verdure des prés ; et toujours elle s'éveilla, devant la furie des combats, à l'instant précis où tous l'attendaient, où sa précieuse collaboration devenait nécessaire aux baïonnettes et aux sabres pour cueillir une branche de laurier dans les sillons de la victoire.

Quatre ans plus tard, en l'an XII, trois compagnies

nouvelles lui apportèrent un supplément de sécurité, de mobilité et d'exactitude, c'est-à-dire de puissance, de force, de vie.

Le 15 avril 1806, deux compagnies vinrent augmenter encore le nombre des bras qui servaient les canons, le nombre des dévouements qui les entouraient, le nombre des cœurs qui les aimaient. Les fidèles serviteurs constituèrent alors un bataillon, et le 12 avril 1808 ce premier bataillon, dans son ombre, en vit fleurir un deuxième.

Enfin, le 10 février 1813, les gardiens du sommeil

escadron où entrèrent un certain nombre d'hommes de l'ancien bataillon du train des équipages de la Garde, supprimé en 1814 après trois années d'existence.

Ce fut sa dernière transformation.

Comme les autres corps de la vieille Garde, il a jusqu'au bout rempli fidèlement son devoir ; il a suivi jusqu'au bout le grand capitaine qui lui avait donné la vie.

En créant le train d'artillerie, Bonaparte avait dit : "Le conducteur qui amène la pièce sur le lieu du combat et l'enlève sous le feu de l'ennemi rend un service aussi grand que le canonnier qui la charge la pointe et la tire."

Ces paroles du maître faisaient du conducteur l'égal du canonnier ; elles unissaient, devant l'autel d'airain où devaient se célébrer Austerlitz et Wagram, les deux serviteurs de l'artillerie.

Ils restèrent unis toujours, ayant, pour ainsi dire, une même âme : leur canon ; mais, en réalité, ils ne furent jamais égaux.

L'artilleur, qui gouvernait la foudre dans le féerique décor des batailles, projetait son ombre sur le gardien des canons, et, par rayonnement, absorbait la part de gloire que méritaient le courage et le dévouement de son modeste collaborateur.

Aussi le soldat du train nous apparaît-il un peu comme le type de l'éternel dédaigné.

Sous sa rude enveloppe, pourtant, bat un cœur de héros.

Cet homme à la figure commune, aux manières brutales, à la démarche pesante, dont la voix, devenue rauque pour avoir lutté trop souvent contre le hurlement des canons, — semblait rouler une perpétuelle tempête, ce paysan de la vieille Garde, dont le regard conservait comme un nostalgique reflet du

coin du ciel natal, c'était le devoir.

Sur le champ de bataille, son rôle passif égalait en grandeur le rôle actif du canonnier.

Après avoir remis entre les mains de ce dernier le lourd canon dont la voix puissante allait résonner comme un glas dans la rumeur sauvage du combat, le soldat du train faisait exécuter un demi-tour à ses chevaux, tournant ainsi le dos à l'enfer où des démons se disputaient la victoire.

Alors, la tête haute, il s'immobilisait, se figeait en une attitude superbe, à quelques pas de sa pièce rugissante.



Le train d'artillerie de la garde.—Page 245, col. 1

des canons formèrent deux régiments, l'un pour la vieille, l'autre pour la jeune Garde.

L'évolution rapide du train d'artillerie dit assez qu'il avait répondu aux espérances de son créateur, qu'il avait su mériter toute la confiance du maître.

En 1815, aux heures de tristesse, alors qu'autour de son chef, sorti de la prison d'amour où l'avait enfermé la haine des vaincus de quinze années, la vieille armée se dressait, sombre et farouche, prête à faire tête à la formidable coalition des géoliers déçus, on vit renaître le train d'artillerie sous la forme d'un